

médecin et le ouré de Maleraygues, d'ailleurs, ce n'est qu'aux ans d'enfance qu'on peut révéler certains replis, certaines faiblesses du cœur. Chose étrange! il semble que ceux qui nous ont connus innocents et purs retrouveront encore un peu de notre pureté, de notre innocenc dans les fautes mêmes que nous avons à leur raconter! C'est donc à vous seul, Calixte, que je puis confier ce simple récit.

Si je meurs jeune, peut-être mes confidences pourront-elles un jour vous servir pour mettre mon fils en garde contre les périls de ces imaginations ardentes, inquiètes, toujours en fuite vers l'inconnu, et qui, à force de dédaigner le bonheur ordinaire et le devoir commun, finissent souvent par devenir tout à fait coupables et tout à fait malheureuses. L'œil auquel j'ai échappé, vous le montrerez à Charles, et ce récit prendra dans votre bouche toute l'autorité d'une leçon.

En prononçant ces paroles, M. de Varni se débarrassa de tout son attirail de chasse qu'il paraissait décidé à traiter en objet de luxe.

Ensuite, nous nous assîmes sur un talus à pente douce, d'où nous dominions tout le paysage, et dont la végétation aromatique parfumait nos habits et nos mains. Un instant après, Raymon me raconta ce qui suit :

— Je ne vous parlerai, mon ami, ni de mes premières années ni de mon adolescence, vous les connaissez, et ce que je pourrais vous en dire se confondrait sans doute avec vos propres impressions. D'ailleurs, si je voulais faire sur moi-même une de ces études psychologiques qui n'appartiennent qu'au génie, je rencontrerais, dès le premier pas, une difficulté que votre bon goût ne manquerait pas de me signaler.

Les grands poètes de notre époque, Goëthe, Byron, Chateaubriand, ont caractérisé en traits immortels cette disposition malade, ce culte de l'idéal qui n'est parfois que le culte de soi-même, et que vous allez retrouver dans cette courte histoire. L'autre jour encore, comme si tous les échos de ce siècle devaient nous renvoyer la même plainte et la même voix, un jeune homme inconnu nous a raconté, en strophes mélodieuses, ce vague sentiment de l'infini qui le fera bien grand s'il ne l'enivre pas, et si la beauté de ses rêves ne finit par l'entraîner à s'en croire le héros. Pourquoi « Werther, Faust, Manfred, René, » pourquoi les vers de M. de Lamartine ont-ils fait vibrer toutes les âmes, comme ces souffles, qui, courant de branche en branche dans une forêt de pins, la font en un moment tressaillir tout entière? C'est que chacun de ces livres a été, pour ainsi dire, l'œuvre collective d'un seul, c'est que les hommes qui les ont écrits, gagnés par la maladie commune, ont fait de leur génie l'instrument particulier de l'hymne universel!

Maintenant, que dirait-on d'un chétif rêveur qui voudrait, lui aussi, se raconter? On le renverrait à ces grandes symphonies ou se généralisent et se résument tous les sons, toutes les notes exhalées çà et là par les âmes malades.

N'eût-on pas ri d'un soldat qui eût voulu donner à son tour les bulletins de la grande armée? A celui-là seul appartient le droit de parler d'une bataille, qui en a embrassé le coup d'œil général du haut des cimes avec un regard d'aigle.

Je me bornerai donc à vous dire qu'à peine sorti de l'adolescence, je commençai à éprouver ces inquiétudes bizarres, ces agitations sans but, ce mécontentement du réel, fièvre morale qui, comme celle du corps, a ses intermittences et ses langueurs, ses frissons et ses flammes.

Ce fut à cette époque que je désirai être militaire. Je pensai que la vie des camps, avec ses devoirs précis, sa discipline

rigoureuse, me tirerait de ce vague où se cache toujours une certaine indocilité de l'âme, et qu'en même temps ses grands spectacles, des scènes douloureuses et sublimes donneraient une pâture à mes ardeurs inassouviées. C'était, vous le savez, le temps des guerres équipées de l'empire, le temps où nous étions tous attirés vers ce pôle où Bonaparte nous montrait d'avance son histoire illuminée de poésie.

Vous savez aussi quelle fut la cause qui m'empêcha de suivre cette vocation. Je crois voir encore maître Dominique Ermol, votre grand-père, avec ses longs cheveux blancs, sa figure pâle, expressive et triste, me prenant gravement par la main, et me révélant] le vœu suprême émis par mes malheureux parents, que je ne servisse jamais d'autres maîtres que nos princes. Ce vœu consacré par la mort, cet écho de fidélité et de douleur qui m'arrivait de la sombre voûte de Varennes et des murs sinistres de la Glacière, fut pour moi un ordre sans réplique. J'obéis; je me résignai, je renonçai à l'épaulette, et je rentrai, libre et solitaire, dans ce monde des illusions et des rêveries où rien ne pouvait plus me protéger.

J'essayai des voyages, mais l'homme d'imagination qui cherche à tromper et à assoupir par le mouvement matériel son agitation intérieure, reconnaît bien vite que ce prétendu remède n'est tout au plus qu'un palliatif. Ces villes, ces paysages, ces foules et ces solitudes qu'on traverse sans y laisser de trace, qu'on quitte pour ne plus les revoir, qui ne nous parlent d'aucune affection, qui ne nous rappellent aucun lien, ne sont autre chose, à vrai dire, que nos rêveries mêmes, transportées dans le monde extérieur, et y gardant leurs flottantes et libres allures. Mes voyages m'intéressèrent, ils ne me guérèrent pas; et, vers 1811, j'arrivai à Paris, toujours plein de cette anxiété vaniteuse qui, pour en sentir à pratiquer la vie, aurait voulu en faire un roman.

J'étais à Paris, et j'avais vingt-cinq ans! je n'oublierai jamais le jour de mon arrivée. On était au mois de mai; un beau soleil de printemps faisait reluire, comme autant de dards enflammés, cent mille baïonnettes pressées dans la cour des Tuileries et sur la place du Caroussel.

Cent mille hommes étaient passés en revue, entre deux campagnes, par Bonaparte.

Je me souviens de l'impression inouïe, de l'espèce d'enivrement et de vertige que me causa ce spectacle, le plus imposant, quoi qu'on fasse, qui puisse ébranler le cœur de l'homme. Il me semblait que le tambour et la musique militaire retentissaient en moi, tant je me sentais puissamment poussé vers ces images guerrières qui reprenaient possession de mon âme.

Je me hissai tant bien que mal contre la grille, dévorant du regard les uniformes pittoresques qui bariolaient cette splendide armée, les aides de camp passaient au grand galop devant moi, faisant flotter au vent, dans la rapidité de leur course, leurs aigrettes ou leurs dolmans, les chevaux hennissaient; des appels sonores se croisaient de ligne en ligne.

(A CONTINUER.)

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même la file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}, Editeurs,

Boite 1860, Bureau de Poste.

S^{te}-Thérèse, Montréal